

PAUL VANDERSTAPPEN

LA DOUBLURE



1

Viña Del Mar ville côtière du Chili à 100km de Santiago

Ernesto avait obtenu de son patron un jour de congé pour cause de déménagement. De plus, il pouvait emprunter la vieille camionnette à condition de la ramener le soir car d'autres ouvriers en auraient besoin le lendemain matin. Ernesto gara la vieille VW blanche devant la maison. Comme la rue était en pente, et de peur de ne pas la retrouver le lendemain, il cala la roue arrière droite avec un morceau de madrier qu'il trouva sur le terre-plein d'en face. Il était dix-huit heures lorsqu'il arriva au domicile familial. Il devait encore franchir deux portes avant de pénétrer dans le petit patio donnant accès à la salle à manger. La table était déjà dressée, il s'assit lourdement, prit la télécommande de la télévision, chercha canal treize, puis se servit un verre de vin.

« Hola hijo, comment s'est passée ta journée ? demanda sa mère.

– Bien, normal, répondit-il tout en gardant les yeux rivés sur l'écran.

Le rendez-vous est à dix heures, murmura-t-il entre deux cuillères de lentilles. La mère dévisagea son fils de quarante ans avec une tendresse mêlée d'inquiétude.

– L'affaire est importante ! Es-tu certain ? Il viendra ? dit-elle tout en lui servant une seconde assiette de lentilles qu'il baptisa d'un peu de vin.

– Normalement oui, il a promis. Il en a au moins pour deux heures, faudra le payer.

– Et tu as le permis ?

– Tout est en règle, je le connais, s'il a dit qu'il ferait le travail, alors il le fera. Tout sera terminé avant midi.

– J'irai avec toi ajouta la mère.

– Si tu veux. Pablo m'a proposé de nous accompagner, il viendra avec son fils, comme cela il tiendra compagnie à Antonio¹. Nous partirons à neuf heures. »

Là-dessus, il se leva, grimpa paresseusement l'escalier d'en face qui menait aux chambres. On entendit le bruit d'une masse qui se jette sur un lit.

*

* *

¹ Cousin de Diego

Ernesto était prêt, il s'était levé tôt, et attendait le reste de la famille s'efforçant de mettre en marche la camionnette qui refusait de se réveiller comme si elle n'acceptait pas d'être dérangée de sitôt. L'air était frais, la journée s'annonçait belle et chaude. Quelques chiens errants étaient déjà occupés à déchirer les sacs-poubelles jetés à même le sol. Certains avaient même été suspendus aux arbres dans l'espoir que les chiens ne puissent les attraper avant que le camion d'ordures ne passe : on aurait dit des cadeaux de Noël oubliés sur des sapins en fin de parcours.

Ernesto ne s'énervait pas, il la connaissait bien ; fallait être patient avec la petite, ne pas la brusquer, lui faire confiance ; elle accepterait bien, à un moment donné, de se mettre en route. Les enfants, à l'arrière de la camionnette, ne s'impatientaient pas, ils connaissaient la chanson : « vamos », « vamos la camioneta » ...

Comme si elle avait compris le message, la vieille VW se décida enfin, tout en toussotant, à se mettre en route dans un brouhaha d'applaudissements.

Le trajet n'était pas long mais il fallait d'abord remonter le « cerro », ensuite redescendre et emprunter la route côtière menant au port de Valparaiso.

2

... *Belgique*

– Ce n'est pas la première fois que je n'arrive pas à écrire cette histoire, pourtant, elle me touche particulièrement. Je ne sais pas ce qui se passe ; c'est pourquoi je suis ici. Je désirerais comprendre. »

... Silence

Il ne dit rien, seuls ses yeux m'invitent à en dire plus.

« Je voudrais comprendre ce que cache cette difficulté d'écriture. Peut-être suis-je en train de me « fourvoyer » complètement !

C'est étrange, chaque fois que je tente d'écrire cette histoire, que le début se met en place, quelque temps après je perds mon texte. Je suis alors incapable de retranscrire à nouveau le récit. Je dois tout réinventer.

Quel sens cela a-t-il ? Je voudrais sortir de cette difficulté qui me ronge et me déstabilise complètement. »

Ses mains bougent, il s'enfonce un peu plus dans son fauteuil.

« Et vous attendez quoi de moi ?

– Que vous m’aidiez à dénouer les fils de cette histoire.

– De votre histoire, vous voulez dire. »

Silence...

Qu’est-ce qu’il croyait. Je n’étais pas là pour perdre mon temps ! Bien sûr qu’il s’agissait de mon histoire, pas de la sienne ! C’était lui le « psy », pas moi !

« Et cela date de quand ? Je veux dire votre problème.

– Depuis mon retour d’Amérique du sud. J’ai vécu là-bas deux ans. Ce n’était pas la première fois que j’y allais ; cette fois-ci, j’avais l’intention d’y séjourner au moins deux ans et pourquoi pas y vivre quelques années.

– Vous avez vécu deux ans là-bas, et puis vous êtes revenu. Pourquoi ? Que s’est-il passé ?

– Au départ, je voulais, à l’âge de ma retraite professionnelle, marquer le coup, provoquer une rupture avec mon travail : prendre le large. Mon épouse qui est chilienne, était, elle aussi, partante pour l’aventure. J’avais besoin de lumière, de rencontrer d’autres gens. De vivre autrement, d’écrire. Le mythe du soleil quoi ! »

Il m’écoute, ses yeux bougent, il semble intéressé par mon récit.

« Après un an et demi, nous avons décidé de revenir.

– C’était votre décision ?

– Non, la leur. Moi je me sentais bien dans ce pays. J'étais en équation avec moi-même. Curieux : je voulais rester ; mon épouse et notre fils de treize ans voulaient rentrer. Finalement j'ai cédé.

– Pourquoi voulaient-ils rentrer ?

– Mon épouse parlait d'insécurité du pays, préférait « le confort » de l'Europe, elle disait qu'il y avait trop de délinquance dans les rues, que le pays n'était plus le même, que tout était différent !

Bref, un besoin de retourner à plus de sécurité. Elle invoquait aussi le fait que c'était mieux de rentrer pour notre enfant ; qu'en Europe, il bénéficierait d'une meilleure scolarité, qu'il y allait de son avenir ! Quant à notre fils, il ne disait pas grand-chose, sinon qu'il serait content de revoir ses copains et de reprendre sa vie d'avant.

– Et vous avez accepté de renoncer ?

– Il fallait bien prendre une décision ! Je me sentais responsable de ma famille, je ne pouvais pas les forcer à rester ! Je réalisais bien qu'en rentrant au pays, je renonçais à quelque chose d'important pour moi. Mais...

– Mais ?

– Je suis rentré au mois de mai... »

Ses yeux se plissèrent un peu comme s'il saisissait bien le trait d'humour qui marquait chez moi une certaine fuite, du moins une manière de ne pas lui répondre. Qu'est-ce que je taisais, que je n'étais pas disposé à lui dire ?

Silence...

Alors, je fais quoi moi ? Ce n'est quand même pas lui qui va écrire mon histoire ? Ça ne va pas être facile !

C'est un ami qui m'avait refile son adresse :

« Va le voir, c'est un spécialiste du traumatisme, il t'aidera sûrement. Tu dois débloquer ton imaginaire ou trouver ce qui te bloque. »

Je n'y croyais pas fort : tous ces « psys » qui vous écoutent mais qui vous laissent toujours en rade de solution. Et puis le temps ; combien de séances pour arriver à quoi ?

Deux semaines avant de me décider. Coup de fil : une voix me répond qu'il est occupé et m'invite à laisser un message.

C'est tout ? Il ne me dit pas qu'il m'appellera dès que possible. Cela n'augure rien de bon !

Toujours rien, voilà plus d'une semaine que je l'ai appelé ; il ne se manifeste pas. Cela m'arrange et me dérange. Devrais-je renouveler l'appel ? Ne le fait-il pas exprès pour « sonder » ma motivation ? Je ne me décidais pas. J'attendais, mais qu'est-ce que j'attendais ?

Puis... Second appel, toujours le même scénario : laissez-moi un message...

Je coupe. Cela m'énerve. C'est idiot, je n'ai rien dit. De toute façon, il a mon numéro de portable. C'est à lui de me rappeler !

À quoi je joue, je râle, je veux encore m'en tirer seul, ce n'est pas comme ça que je vais m'en sortir ! Et si je me passais de lui ? Si je m'inventais mon propre psy ?